

Objet d'étude : le Théâtre classique

Séquence 1, (GT- environ 2 semaines)

« Aimer et mourir », comment s'écrit la passion tragique dans le théâtre du XVIIIème.

- **Séance 1** : Travail de réflexion sur la singularité de l'univers tragique : un lieu, des thèmes, un discours. On commence par interroger les élèves sur ce qu'ils savent de la tragédie (qqui est tragique ? qqun événement tragique ? qqui caractérise un texte tragique ? Comment ça s'écrit ?) Au tableau, progressivement, on note, à droite, du vocabulaire, à gauche des thèmes, des situations, etc. Ensuite, exercice d'écriture : en utilisant 5 des mots écrits au tableau, écrire la tirade d'un personnage qui avoue un amour interdit. (pas en vers, 30 lignes maximum). Ensuite, les élèves lisent leur texte et on établit une discussion commune : quel texte est tragique/pourquoi/etc. On met l'accent sur les figures employées par les élèves, on essaie de faire observer leurs effets.
- **Séance 2** : Lecture analytique : *Phèdre*, Acte I, scène 3, vers 247 à 316.
- **Séance 3** : Analyse de la mise en scène de Chéreau. Exercice : lecture de la tirade. « l'enjeu tragique est ici beaucoup moins le sens de la parole que son apparition », Barthes, *Sur Racine*.
- **Séance 4** : Lecture analytique : *Suréna*, vers 249 à 312. Exercice : question de commentaire : comment Corneille fait-il ressentir aux spectateurs, dès leur première entrevue, que l'amour de Suréna et Eurydice est absolu et fatal ?
- **Séance 5** : Lecture analytique : *Bérénice*, vers 1087 à 1136. Exercice : propositions de mise en espace : chaque élève imagine un décor et justifie ses propositions. La question de l'espace tragique : en quoi la fermeture de l'espace accentue-t-elle le tragique ?
- **Séance 6** : DS, rédiger le monologue d'Ariane abandonnée par Thésée. (en prose)

Annexes :

1) Ovide, *Héroïdes*, Ier siècle AVJC/Ier siècle, traduction Nisard.

ARIANE À THÉSÉE

J'ai trouvé la race entière des animaux plus douce que toi, et je n'avais à redouter d'aucun être plus de maux que tu m'en causes. Ce que tu lis, je te l'envoie, Thésée, du rivage d'où les voiles emportèrent sans moi ton vaisseau, du lieu où je fus indignement trahie, et par mon sommeil, et par toi qui en profitas, dans ton odieuse perfidie.

C'était le moment où la terre est couverte de la transparente rosée du matin, où les oiseaux gazouillent sous le feuillage qui les couvre. Dans cet instant d'un réveil incertain, toute languissante de sommeil, j'étendais, pour toucher Thésée, des mains encore appesanties ; personne à côté de moi ; je les étends de nouveau, je cherche encore ; j'agite mes bras à travers ma couche ; personne. La crainte m'arrache au sommeil ; je me lève épouvantée, et me précipite hors de ce lit solitaire. Ma poitrine résonne aussitôt sous mes mains qui la frappent, et ma chevelure, que la nuit a mise en désordre, est bientôt arrachée. La lune m'éclairait ; je regarde si je puis apercevoir autre chose que le rivage ; à mes yeux ne s'offre rien, que le rivage. Je cours de ce côté, d'un autre, partout, d'un pas incertain. Un sable profond retient mes pieds de jeune fille. Cependant, tout le long du rivage, ma voix crie : "Thésée !" Les autres creux répétaient ton nom. Les lieux où j'errais t'appelaient autant de fois que moi-même, et semblaient vouloir secourir une infortunée.

Il est une montagne au sommet de laquelle apparaissent des arbustes en petit nombre. De là pend un rocher miné par les eaux qui grondent à ses pieds. J'y monte (le courage me donnait des forces), et je mesure ainsi la vaste étendue des mers que je domine^[1]. De ce point, car les vents cruels me servirent alors, je vis tes voiles enflées par l'impétueux Notus. Soit que je les visse en effet, soit que je crusse les voir, je devins plus froide que la glace, et la vie fut près de m'échapper. Mais la douleur ne me laisse pas longtemps immobile, elle m'excite bientôt, elle m'excite, et j'appelle Thésée de toute la force de ma voix. Où fuis-tu ? m'écrié-je ; reviens, barbare Thésée, tourne de ce côté ton vaisseau ; il n'emporte pas tous ceux qui le doivent monter."^[2] Telles furent mes prières ; les sanglots suppléaient à ce qui manquait à ma voix. Des coups accompagnaient les paroles que je prononçais.

Comme tu ne m'entendais pas, j'étendis vers toi, pour que tu pusses au moins m'apercevoir, mes bras qui te faisaient des signaux. J'attachai à une longue verge un voile blanc, pour rappeler mon souvenir à ceux qui m'oubliaient. Déjà l'espace te déroba à ma vue. Alors enfin je pleurai, car la douleur avait arrêté jusque-là le cours de mes larmes. Que pouvaient faire de mieux mes yeux, que de me pleurer moi-même, puisqu'ils avaient cessé de voir ton navire ? Ou j'errai seule et les cheveux en désordre, semblable à une bacchante agitée par le dieu qu'adore le peuple d'Ogygès^[3], ou, les regards attachés sur la mer, je m'assis sur un rocher, aussi froide, aussi insensible que la pierre même qui me servait de siège. Je foule souvent la couche qui nous avait reçus tous deux, et ne devait plus nous voir réunis. Je touche, autant que je le puis, tes traces au lieu de toi, et la place qu'ont échauffée tes membres. Je m'y jette, et inondant ce lit des larmes que je répands, "Nous t'avons foulé deux, m'écrié-je ; deux reçois-nous encore. Nous sommes venus ici ensemble ; pourquoi ne pas nous en aller ensemble ? Lit perfide, où est la meilleure partie de moi-même ? "

Que faire ? Où porter seule mes pas ? L'île est sans culture. Je n'aperçois ni les travaux des hommes ni ceux des bœufs. La mer baigne dans toutes leurs parties les côtes de cette terre.

Aucun vaisseau, aucun n'est là prêt à s'ouvrir des routes incertaines. Suppose que des compagnons, des Vents favorables et un navire me soient accordés, où fuir ? La terre paternelle me refuse tout accès. Quand ma proue heureuse sillonnerait des mers tranquilles, quand Éole rendrait les vents propices, je serais une exilée. Crète, aux cent villes superbes, pays connu de Jupiter au berceau, je ne te verrai plus, car j'ai trahi mon père, j'ai trahi le royaume soumis à son sceptre équitable, j'ai manqué à ces deux noms si chers, le jour où, pour te soustraire à la mort qui eût suivi ta victoire dans l'enceinte aux mille détours, je te donnai pour guide un fil que devaient suivre tes pas. Tu me disais alors : "J'en jure par ces périls mêmes, tu seras à moi tant que nous vivrons l'un et l'autre." Nous vivons, et je ne suis pas à toi, Thésée, si toutefois tu vis, femme qu'a ensevelie la trahison d'un parjure époux.

Que ne m'as-tu aussi immolée, barbare, de la même massue qui frappa mon frère ? Cette mort eût délié la foi que tu m'avais donnée. Maintenant je me représente non seulement les maux que je dois supporter, mais tous ceux que peut souffrir une femme abandonnée. La mort s'offre à mon esprit sous mille aspects divers. On souffre moins de la recevoir que de l'attendre. Je vois déjà venir à moi, d'un côté ou d'un autre, des loups dont la dent avide déchirera mes entrailles. Peut-être aussi le sol nourrit-il des lions à la fauve crinière. Qui sait si cette île n'est pas infestée de tigres féroces ? On dit aussi que la mer y vomit d'énormes phoques. Qui empêche que des glaives ne me traversent le flanc ? Seulement, puissé-je n'avoir pas, comme une captive, à gémir sous le poids cruel des chaînes ; ne pas voir, comme une esclave, mes mains condamnées à une tâche accablante, moi, dont le père est Minos, et la mère une fille de Phébus, moi, et c'est ce que j'ai oublié le moins, moi qui fus sa fiancée ! Si, je regarde les ondes, la terre et les rivages lointains, la terre et les ondes me font d'égales et d'innombrables menaces. Restait le ciel : je crains des dieux jusqu'à leurs images. Je suis une proie, une pâture livrée sans défense aux bêtes furieuses. Ou si des hommes cultivent et habitent, ce lieu, je me défie d'eux. Mes malheurs m'ont trop appris à craindre les étrangers.

Plût au ciel qu'Androgée vécût, et que tu n'eusses pas expié, terre de Cécrops, un meurtre impie par tes funérailles ! Que ton bras cruel, armé d'une noueuse massue, n'eût pas, ô Thésée, immolé le monstre, homme en partie, en partie taureau ! Que je n'eusse pas, pour diriger ton retour, confié à tes mains un fil qu'elles attireraient vers toi !

Je ne m'étonne pas, au reste, que la victoire te soit restée, et que le monstre ait teint de son sang la terre de Crète. Sa corne ne pouvait percer un cœur de fer. Sans bouclier, ta poitrine suffisait pour ta défense. Tu portais là le caillou, là le diamant, et tu es là Thésée, plus dur que le caillou.

Sommeil cruel, pourquoi m'as-tu retenue dans cet engourdissement ? Je devais cette fois rester ensevelie dans la nuit éternelle ! Vous aussi, vents cruels, trop officieux alors, vous qui l'avez servi aux dépens de mes larmes ; toi, main cruelle, qui as frappé de mort mon frère et moi ; foi accordée à mes prières et qui fut un vain nom ; tout a conspiré contre moi, sommeil, vent, foi jurée ; seule, une jeune fille fut la victime d'une triple trahison.

Prête à mourir, je ne verrai donc pas les larmes d'une mère, et nul doigt ne me fermera les yeux ? Mon âme infortunée s'envolera sous un ciel étranger, et une main amie ne parfumera pas mes membres inanimés. Des oiseaux marins s'abattront sur mes ossements qu'on n'aura pas inhumés. Est-ce donc cette sépulture qu'avaient méritée mes bienfaits ? Tu entreras dans le port de Cécrops. Quand tu seras reçu dans ta patrie, que, de ta demeure élevée, tu verras la foule se presser pour t'entendre, que tu auras pompeusement raconté la mort du monstre moitié taureau moitié homme, comment tu as parcouru les routes sinueuses du palais souterrain, raconte aussi que tu m'as abandonnée sur une plage solitaire : je ne dois pas être oubliée parmi tes titres de gloire.

Tu n'as point pour père Égée^[4] ni pour mère Éthra, fille de Pitthée ; les rochers et la mer sont les auteurs de tes jours^[5].

Que ne m'as-tu vue du sommet de ta poupe ! Un si triste spectacle eût attendri ton cœur. Maintenant encore, vois-moi, non plus des yeux, mais en idée, si tu le peux ; vois-moi attachée à un rocher où vient se briser la vague inconstante ; vois le désordre de mes cheveux, attestant ma douleur, et ma tunique inondée de larmes comme si la pluie l'eût trempée. Mon corps frissonne comme les épis qu'agite l'aquilon^[6], et ma lettre frémit sous ma main tremblante. Je ne te supplie pas au nom d'un bienfait qui m'a si mal réussi ; qu'aucune reconnaissance ne soit due au service que je t'ai rendu, mais aucune peine non plus. Si je n'ai pas été la cause qui t'a sauvé la vie, pourquoi serais-tu celle qui me donne la mort ?

Malheureuse ! Je tends vers toi, dont me sépare la vaste mer, ces mains fatiguées à meurtrir ma lugubre poitrine. Je te montre, tout éplorée, les cheveux qui ont échappé à ma fureur. Je t'en conjure par les larmes que m'arrache ta cruauté, Thésée, tourne vers moi la proue de ton vaisseau ! Reviens, que les vents te ramènent ! Si je succombe avant ton retour, au moins tu enseveliras mes os.

2) Barthes, *Sur Racine*, 1963.

Dire ou ne pas dire ? Telle est la question. C'est ici l'être même de la parole qui est porté sur le théâtre : la plus profonde des tragédies raciniennes est aussi la plus formelle ; car l'enjeu tragique est ici beaucoup moins le sens de la parole que son apparition, beaucoup moins l'amour de Phèdre que son aveu. (...) Qu'est-ce qui fait donc la parole si terrible ? C'est d'abord qu'elle est un acte, le mot est puissant. Mais surtout c'est qu'elle est irréversible : nulle parole ne peut se reprendre : livré au Logos, le temps ne peut se remonter, sa création est définitive.

3) Boileau, *Art poétique* (chant III), 1674.

Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers, l'action préparée
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord, ne sait pas m'informer,
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dît : « Je suis Oreste¹, ou bien Agamemnon »,
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

1 Oreste : Dans la mythologie grecque, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre. Après le meurtre de son père par Égisthe, l'amant de Clytemnestre, il tue sa mère et son amant avec l'appui de sa soeur Electre.

Que le lieu de la Scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène en un jour renferme des années.
Là, souvent, le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon² au dernier.
Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage ;
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose
Les yeux, en le voyant, saisiraient mieux la chose ;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

2 Barbon : vieillard, vieux beau (péjoratif)

4) Exemple de lecture analytique

Lecture analytique, *Phèdre*, vers 247 à 316.

Question possible pour entamer l'analyse : cette scène est-elle un dialogue ?

On essaiera par le questionnement des élèves de faire saisir au plus près l'enjeu du texte : comment s'écrit cette parole indicible. Les pistes indiquées ici ne sont pas restrictives et l'on peut passer de l'une à l'autre suivant les remarques des élèves, en construisant avec eux une lecture qui suive le tissu textuel et non un plan prédéterminé.

La lecture analytique peut ensuite être suivie d'une réflexion sur le jeu : comment dire ce texte ?, suivi d'un travail d'analyse des choix faits par P Chéreau dans sa mise scène de *Phèdre* et d'un essai de lecture à haute voix par plusieurs élèves. (la scène 3 de l'Acte I est visible sur Vimeo = <https://vimeo.com/150839377>)

➔ « *Que lui vais-je dire ?* », comment dire ce qui ne peut l'être ?

➔ *Amour et malédiction*

➔ *Le Plaisir de l'aveu*

✓ ponctuation : exclamations (émotion), questions, phrases inachevées, absence de véritable dialogue : phrases nominales, opposition futur/passé dans les paroles d'Oenone et de Phèdre : « avenir ≠ « vous fûtes » », temps utilisés par Phèdre = incohérents, pas de réponses aux questions posées, parole n'a pas de sens « implorer Vénus c'est adorer Hippolyte »

✓ périphrase pour ne pas dire le nom d'Hippolyte, (cf vers 205), attente, « tu vas ouïr », c'est toi qui l'a nommé, que je n'osais nommer,

✓ brouillage des temps, « vous mourûtes/je péris »

✓ A qui s'adresse Phèdre ? , « Vénus, Ariane, ... »

✓ Antithèse initiale : « Ô haine de Vénus », qui est ensuite poursuivie dans tout le texte : transir/brûler, pâlir/rougir, flamme/noire etc.

✓ Division intime de Phèdre, et aussi violence de la passion, inscrite dans la diérèse « Ari/ane »

✓ Souffrance : sonorités, images de sacrifices, brutalité des sensations (raison = dans le flanc des victimes)

✓ La fatalité (sang, mortel, fatal,...), la folie (démensure, « idolâtre », « ce dieu »)

✓ « mon mal » : l'amour est une maladie du corps et de l'âme, langage du corps.

✓ Un récit = dire l'amour est un plaisir ?, à la fin du récit tout est accompli (passé-composé), elle peut mourir, la tragédie pourrait s'achever (c'est la fausse nouvelle de la mort de T qui lance l'action)

✓ Faire revivre l'émotion « je le vis, ... », sonorités, rythme et gradation, présence d'Hippolyte qui « apparaît » devant elle : // utilisation du déictique « ce fils » // « et le voyant sans cesse »

✓ Son nom n'est dit qu'une fois par Phèdre.

(...)

TEXTES

1) *Phèdre*, I, 3.

PHÈDRE

Ciel ! que lui vais-je dire ? et par où commencer ?

OENONE

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE

O haine de Vénus ! O fatale colère !
250 Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

OENONE

Oublions-les Madame, et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE

Ariane, ma soeur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

OENONE

255 Que faites-vous, Madame ? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je pérís la dernière et la plus misérable.

OENONE

Aimez-vous ?

PHÈDRE

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE

260 Pour qui ?

PHÈDRE

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime...

OENONE

Qui ?

PHÈDRE

Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé ?

OENONE

Hippolyte ! Grands dieux !

PHÈDRE

265 C'est toi qui l'as nommé !

OENONE

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?

PHÈDRE

270 Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée
Sous ses lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi,
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
275 Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit, tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
280 Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
285 Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte, et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. O comble de misère !
290 Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;

295 Je pressai son exil, et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, Oenone ; et depuis son absence,
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence ;
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
300 De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
305 Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ai pris la vie en haine et ma flamme en horreur ;
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
310 Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;
Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
315 Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

2) *Suréna*, I, 3.

SURÉNA

Je sais ce qu'à mon coeur coûtera votre vue ;
250 Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tue.
Madame, l'heure approche, et demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi :
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie.
Pardonnez à l'amour qui vous la sacrifie,
255 Et souffrez qu'un soupir exhale à vos genoux,
Pour ma dernière joie, une âme toute à vous.

EURYDICE

Et la mienne, Seigneur, la jugez-vous si forte,
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même soupir qui tranchera vos jours
260 Ne tranche aussi des miens le déplorable cours ?
Vivez, Seigneur, vivez, afin que je languisse,
Qu'à vos feux ma langueur rende longtemps justice.
Le trépas à vos yeux me semblerait trop doux,
Et je n'ai pas encore assez souffert pour vous.
265 Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume,
Qu'il me fasse à longs traits goûter son amertume ;
Je veux, sans que la mort ose me secourir,
Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une faiblesse
270 À cette douloureuse et fatale tendresse ?
Vous pourriez-vous, Seigneur, résoudre à soulager
Un malheur si pressant par un bonheur léger ?

SURÉNA

Quel bonheur peut dépendre ici d'un misérable
Qu'après tant de faveurs son amour même accable ?
275 Puis-je encor quelque chose en l'état où je suis ?

EURYDICE

Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.
N'épousez point Mandane : exprès on l'a mandée ;
Mon chagrin, mes soupçons m'en ont persuadée.
N'ajoutez point, Seigneur, à des malheurs si grands
280 Celui de vous unir au sang de mes tyrans ;
De remettre en leurs mains le seul bien qui me reste,
Votre coeur : un tel don me serait trop funeste.
Je veux qu'il me demeure, et malgré votre roi,
Disposer d'une main qui ne peut être à moi.

SURÉNA

285 Plein d'un amour si pur et si fort que le nôtre,
Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,
Je n'ai plus ni de coeur ni de main à donner.
Je vous aime et vous perds. Après cela, madame,
290 Serait-il quelque hymen que pût souffrir mon âme ?
Serait-il quelques noeuds où se pût attacher
Le bonheur d'un amant qui vous était si cher,
Et qu'à force d'amour vous rendez incapable
De trouver sous le ciel quelque chose d'aimable ?

EURYDICE

295 Ce n'est pas là de vous, Seigneur, ce que je veux.
À la postérité vous devez des neveux ;
Et ces illustres morts dont vous tenez la place
Ont assez mérité de revivre en leur race :
Je ne veux pas l'éteindre, et tiendrais à forfait
300 Qu'il m'en fût échappé le plus léger souhait.

SURÉNA

Que tout meure avec moi, madame : que m'importe
Qui foule après ma mort la terre qui me porte ?
Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
Ces illustres aïeux, la nuit de leur tombeau ?
305 Respireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux qui peut-être auront peine à les suivre,
Peut-être ne feront que les déshonorer,
Et n'en auront le sang que pour dégénérer ?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
310 Cette sorte de vie est bien imaginaire,
Et le moindre moment d'un bonheur souhaité
Vaut mieux qu'une si froide et vaine éternité.

3) Bérénice, IV, 5.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors et me laisser séduire ;
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
1090 Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.
Que sais-je ? j'espérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
1095 Les obstacles semblaient renouveler ma flamme,
Tout l'empire parlait, mais la gloire, Madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre,
1100 Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner,
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE

Eh bien ! régnez, cruel, contentez votre gloire :
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
1105 Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
1110 Je n'écoute plus rien, et pour jamais : adieu...
Pour jamais ! Ah, Seigneur ! songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
1115 Que le jour recommence et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
1120 Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
J'espère que bientôt la triste Renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
1125 Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer...

BÉRÉNICE

Ah Seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée ;
Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS

1130 Hélas ! vous pouvez tout, Madame : demeurez,
Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse :
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
1135 Que dis-je ? En ce moment mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.